

Une vie D'AMOUR

Le 1^{er} novembre prochain, Sylvia et Walter Frei, 90 ans, fêteront à Bienne leurs noces de palissandre. Un amour esquissé alors qu'ils n'étaient encore que deux enfants, mais qu'ils ont précieusement entretenu jusqu'à aujourd'hui en cultivant leur passion commune pour l'art, la musique et la brocante.

PHOTOS ROLF NEESER - TEXTE JEAN-BLAISE BESENÇON

«NOUS AVONS DÉCOUVERT
ENSEMBLE LA MUSIQUE
À DEUX VOIX»

WALTER ET SYLVIA

Après soixante-cinq ans de vie commune, Sylvia et Walter Frei sont toujours pleins d'affection et de gestes tendres l'un pour l'autre.





TEXTE JEAN-BLAISE BESENÇON

Installés à une petite table du café du Vieux Moulin, Sylvia et Walter Frei m'attendent devant un verre de chardonnay. Depuis une trentaine d'années qu'ils habitent Bienne, leurs deux silhouettes sont familières aux habitants de la vieille ville. Elle, avec sa coiffe d'un autre temps, son gilet de grosses fleurs brodées et lui avec ses longs cheveux couverts d'un bonnet afghan, son gilet de toile sur lequel brille la chaîne de sa montre.

Le 1^{er} novembre, ce couple en or fêtera ses noces de palissandre. Nés tous les deux en 1927 et mariés à 25 ans, ils sont, à 90 ans, ensemble depuis soixante-cinq ans. Ce qui fait beaucoup rire Sylvia et raconter Walter: «Nous n'avons pas grand mérite. En réalité, nous nous sommes mariés à l'âge de 4 ans, pendant des vacances dans les Grisons. Quand il a été l'heure d'aller se coucher, son père nous a

pris dans ses bras et portés dans le grand lit. Il nous a raconté un conte de fées et on s'est endormis. Ça a été le commencement...»

Les yeux de Sylvia brillent comme les deux améthystes cerclées d'argent qu'elle porte à la main gauche et elle ponctue de son rire unique, clair comme celui d'une jeune fille, le récit de son époux. «Il y a parfois eu des frictions, bien sûr, mais on n'a jamais parlé de se séparer. Un ami qui avait fêté ses noces de platine (70 ans) et à qui je demandais si leur couple y avait une fois pensé m'a répondu: «Se séparer, non, mais se tuer, oui!»

Enfance

Leurs parents étaient amis et les deux avaient 4 ans la première fois qu'ils ont rêvé dans le même grand lit.

«SE SÉPARER, JAMAIS, MAIS SE TUER, OUI!»

UN AMI DU COUPLE

A l'attention des regards, le couple ajoute constamment des petits gestes de tendresse, se prend la main, se caresse du bout des doigts. «Nous avons toujours l'air très amoureux? J'espère! Oui, c'est resté... Ce qui nous liait ce sont d'abord nos intérêts communs. L'amour est venu ensuite, en parlant, en partageant les mêmes passions. On s'est lentement rapprochés.»

Fiancés à 4 ans et mariés à 25, Sylvia et Walter sont nés dans deux familles amies, elle à Soleure, lui à Lucerne. Walter, «inspiré par la musique et l'art sacré», a étudié la théologie. De confession catholique chrétienne (qui ne reconnaît pas l'autorité du pape) comme ses parents, Walter Frei a été ordonné prêtre en 1952, devient vicaire à Bâle, puis enseignant: «J'ai été pendant trente ans professeur d'histoire ecclésiastique et de pastorale à la faculté de théologie de l'Université de Berne.»

De son côté, Sylvia étudie le chant et devient cantatrice. «La première fois que je l'ai vue sur scène, elle chantait dans *Orphée et Eurydice* de Christoph Gluck. Un soir, après un concert à Berne, elle m'a demandé: «Est-ce que nous sommes parents?» Je sentais quelque chose dans cette question. J'ai dit: «Heureusement que non!» Et puis c'est devenu clair et nous nous sommes mariés.»

La musique est la première passion qui lie les amoureux. «Ensemble, nous avons découvert la musique à deux voix et la musique ancienne.» Sylvia joue alors du psaltérion et d'un petit orgue qu'elle tient sur ses genoux. Elle danse aussi comme le faisaient les chanteuses au Moyen Age. Walter, lui, joue des quatre flûtes à bec, du buccin, du cromorne et du rebec. «Au Moyen Age, un musi- ●●●



Hors du temps Couturière passionnée depuis son plus jeune âge, Sylvia réalise elle-même beaucoup de leurs habits. A l'image de sa paire de chaussures ou de la breloque de Walter, entrer chez les Frei, c'est découvrir un cabinet de curiosités entièrement consacré à l'art et à des centaines d'objets collectionnés avec une même passion, qui a nourri leur amour à l'instar de la musique médiévale, qu'ils pratiquaient en duo.





En course

Installés à Bienne depuis plus de trente ans, les époux Frei sont des figures familières de la vieille ville de Bienne et de son supermarché.



●●● cien devait jouer d'au moins sept instruments pour être accepté dans une confrérie. A la fin, j'en pratiquais une quinzaine. Dans les années 60, quand nous avons commencé, très peu de gens jouaient de la musique médiévale. Un jour, quelqu'un nous a demandé: «Combien de temps encore allez-vous garder ça pour vous?» Au cours des décennies suivantes, toujours en duo, le couple va donner plus de 600 concerts, le plus souvent en Allemagne mais aussi à Lausanne et à Genève.

Deux autres passions les réunissent: la peinture qu'ils ont pratiquée (et exposée) ensemble et puis le goût du bel objet, de l'antiquité ou du temps jadis, de ces merveilles qu'ils dénichent sur les marchés aux puces... Un trésor impossible à imaginer sans une petite visite à leur domicile. Mais Walter hésite à m'ouvrir sa porte. «Il n'ose

Portrait
Un portrait de Sylvia peint par son mari.
Une autre passion commune aux deux amoureux.

«AUJOURD'HUI, JE LIS DAVANTAGE BAUDELAIRE QUE LA BIBLE»

WALTER FREI

pas vous montrer son chaos!» plaisante Sylvia.

Ce à quoi Walter a ajouté: «Je vais le faire parce que quand vous avancez en âge, les choses les plus proches sont vite oubliées. Et quand on devient âgé, on ne se soucie plus que des choses essentielles. Mais l'essentiel ce ne sont pas ses lunettes que l'on ne retrouve plus. D'ailleurs, est-ce vraiment nécessaire de trouver ses lunettes tout de suite? On les retrouvera certainement le moment venu... En sachant cela, vous ne regarderez pas mon désordre. Vous êtes notre invité.»

Ensuite ils se sont levés. Sylvia a tendu son épaule pour qu'il y ajuste sa cape et croche la grande broche qui la retient. Ils se sont souri, embrassés du bout des lèvres et sont partis, clopin-clopant, par la rue des Tanneurs, en direction de leur appartement. Cinquante marches d'un escalier en colimaçon et c'est dans un quasi-château que l'on pénètre. Dans une atmosphère à la fois douce et renfermée, le duplex ressemble à un musée, un cabinet de curiosités comme on disait au XVII^e siècle, mais entièrement consacré l'art. Délicatement nappées de la poussière du temps, des amulettes de l'Égypte ancienne et d'antiques boîtes à thé japonaises. Un vase en céramique de Vilmos Zsolnay voisine avec de la vaisselle art nouveau et quelques bijoux échappés du boudoir de Sylvia. Contre les murs, des saints sculptés dans du bois du Moyen Âge, un portrait de l'arrière-grand-père qui fut tavillonneur et toutes sortes de ces objets qui font le bonheur des meilleurs brocanteurs.

Quand on demande au professeur de théologie s'il lit encore la Bible, il sourit: «Beaucoup moins, mais je connais plus ou moins par

cœur les passages qui m'intéressent... On m'en a voulu quand j'ai découvert que, dans la Bible, le mot conscience ne se trouve que vingt-deux fois et pas une seule fois dans l'Ancien Testament... c'est incroyable! Quand j'ai évoqué cette question avec un juif, il m'a dit: «Le juif n'a pas besoin de conscience, il a la Torah, la loi... Il sait ce qu'il faut faire.» Bien sûr, personne ne croit plus que l'Ancien Testament soit tombé du ciel. Mais ce n'est pas nécessaire, il y a encore beaucoup de choses très intelligentes dans ces textes. C'est en tout cas mon avis même si, au-

jourd'hui, je connais mieux Baudelaire que la Bible.»

Sur un petit secrétaire se trouvent quelques feuillets noircis de son écriture fine, témoins de ses exercices matinaux ou quand il s'essaie à composer une sextine. «C'est un exercice littéraire inventé par Arnaut Daniel, un troubadour périgourdin du XII^e siècle, et dans lequel les six vers de chaque strophe se terminent par six rimes disposées alternativement selon la combinaison 6-1-5-2-4-3. C'est très difficile mais, en suivant ce rythme, la poésie se

fait toute seule, le caché et l'indicible apparaissent entre les lignes, c'est ce qui me fascine.»

L'après-midi, ils sortent, clopin-clopant, pour une petite promenade. «On n'a plus 70 ans, on va de plus en plus souvent chez l'apothicaire mais autrement ça va. L'année dernière, une attaque a bien failli m'emporter mais j'étais en rendez-vous chez mon médecin. Mon heure n'avait pas encore sonné.» Walter et Sylvia n'ont jamais eu de permis de conduire ni de télévision. Aujourd'hui, ils se

Curiosités
Dans leur appartement, délicatement enrobé de la poussière du temps, une quantité d'objets dénichés dans les brocantes.

passent même de radio et de journaux. «Si j'ai envie d'être au courant, je m'arrête dans un restaurant, j'écoute et je sais tout.» Couple sans enfants, aujourd'hui sans famille, ils ne connaissent pas la solitude, «quand on a l'art», et puis «nous avons la chance d'avoir quelques bons amis parmi mes anciens élèves» (Walter Frei fut aussi maître d'histoire de la musique au conservatoire de Bienne pendant près de trente ans). De quoi envisager sereinement le jubilé qui s'annonce: «Pour les anniversaires, on n'a jamais fait grand-chose. L'important, c'est d'aimer.» ■

